Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 59 (1949-1950)
Heft: 3

Artikel: La penicilline
Autor: V.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-558521

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PENICILLINE

La pénicilline est un antibiote produit par un champignon microscopique commun, une moisissure nommée *Penicillium notatum*. Son action est appelée antibiotique (du grec «bios», la vie) parce qu'elle se traduit pour nous par l'arrêt de la croissance, de la multiplication et en général de tous les phénomènes apparents de la vie des microbes.

Cette faculté d'inhiber la vie n'est pas l'apanage des seuls antibiotes: dès 1938, nous pouvions employer en clinique les sulfamides, médicaments antibactériens qui ont, à l'époque, transformé la thérapeutique et le pronostic de beaucoup de maladies infectieuses, et qui sont actuellement en usage. Leur action n'est pas appelée antibiotique, toutefois, parce que leur existence est le fruit d'une synthèse chimique artificielle. Le nom d'antibiote est réservé aux substances fabriquées et sécrétées par des organismes vivants, microscopiques ou non, et pouvant agir sur des microbes en l'absence des organismes qui les ont sécrétées. Parmi les centaines de substances qui ont été étudiées comme antibiotes, quelques-unes seulement ont leur place dans la pharmacopée. Citons la pénicilline, la streptomycine, la bacitracine, la thyrothricine, l'auréomycine et la chloromycétine parmi les plus importants des antibiotes utilisés.

Chacune de ces substances possède une spécificité d'action plus ou moins grande; elle est capable d'inhiber ou de tuer un certain nombre d'espèces microbiennes, que l'on ne peut déterminer que par l'expérience. L'ensemble des espèces sensibles à un antibiote compose ce que l'on nomme le spectre d'action de cet antibiote, par analogie avec le spectre d'émission d'une source de lumière, qui est l'ensemble des longueurs d'ondes émises par cette source.

Le spectre d'action de la pénicilline est assez vaste, puisqu'il s'étend de la famille des micrococcacées (staphylocoque), à celle des neisseriacées (méningocoque, gonocoque), à celle des bacillacées (b. subtilis), à celle des spirochétacées (syphilis) etc. Ses possibilités thérapeutiques commencent à être bien connues; ce sont celles d'un médicament d'emploi facile, qui donne des résultats spectaculaires lorsqu'il est employé aux doses adéquates envers des infections dues à des germes sensibles. Sa toxicité propre est nulle, et les difficultés rencontrées au début par les médecins étaient dues à des impuretés qui sont maintenant éliminées lors de la fabrication. Tout au plus, certaines personnes ont-elles une sensibilité allergique spéciale envers la pénicilline, spontanée ou plus souvent acquise, qui ne cause pas de troubles graves.

C'est principalement dans la lutte contre les maladies vénériennes que la pénicilline a joué et joue encore un grand rôle. Par exemple, la blennorrhagie a beaucoup diminué dans les pays qui disposent de l'antibiote. Le phénomène de l'apparition de la résistance à l'action du médicament ne semble pas se produire à l'égard de la pénicilline comme il s'est produit à l'égard des sulfamides: progressivement, le nombre des malades que les doses de sulfamides, utiles au début, ne suffisaient pas à guérir, augmentait; il apparaissait, en plus, des maladies que les sulfamides ne guérissaient pas du tout. Ce phénomène désagréable provenait du fait que parmi les microbes infectant un malade il y en avait un certain nombre, assez faible, qui résistaient à l'action médicamenteuse. Les germes sensibles étaient éliminés après avoir subi l'action des sulfamides, et les défenses naturelles se chargeaient de liquider les résistants. Si ces défenses naturelles venaient à fléchir, les résistants pouvaient végéter sur place, ou même remplacer l'infection primitive, jusqu'à ce que d'autres processus viennent mettre fin à la maladie. La plupart du temps, les infections latentes dues aux résistants ne se manifestaient que par la contamination d'un malade ultérieur, qui se trouvait pourvu dès l'origine de microbes résistants à la thérapeutique sulfamidée. C'est à ce moment assez critique que la pénicilline put être employée contre la blennorrhagie, et, jusqu'à présent, la résistance à ce nouveau médicament ne se montre pas de façon à rendre douteux le succès de cette thérapeutique.

A propos de ce succès thérapeutique, il me semble utile d'ouvrir une parenthèse sur un aspect assez curieux des conséquences éventuelles de cette victoire. La blennorrhagie frappe surtout ceux qui sont instables dans leurs affections ou qui sont obligés de vivre dans de nombreux endroits successifs. Il y a cent ans et plus, on caractérisait la blennorrhagie par le nom de goutte militaire. Le goût de l'aventure était fréquemment le motif du choix de la carrière militaire. Réaliser son goût de l'aventure, c'est révéler son non-conformisme, son manque d'adaptation à la société stable et constituée.

Mais il n'y avait pas que les militaires; actuellement encore, il y a les hors-la-loi de différentes sortes, qui le sont soit par immoralité, soit par criminalité, et il y a les déréglés, dont le monde n'a jamais manqué. Aujourd'hui, où l'art militaire n'est pas tellement affaire d'aventure que de discipline, ce ne sont pas les militaires de carrière — du moins chez nous — qui sont frappés, mais bien les militaires temporaires qui, jouissant de cette apparence de liberté sociale que leur donnent la vie sous l'uniforme et le dépaysement, quittent leur règle de conduite. Il y a là, d'une certaine manière, une sorte de défense naturelle de la société contre ses éléments les plus indisciplinés ou inadaptés, ses éléments instables : en effet, l'aboutissement du cours naturel de la maladie en l'absence de thérapeutique efficace était la stérilisation du malade, désormais incapable de se reproduire.

Or ces instables mettent en péril tôt ou tard, plus ou moins gravement, la société à laquelle ils appartiennent. Leur nombre est à peu près constant, comme est constante la proportion de microbes résistants parmi une population microbienne sensible à un antibiotique. Du moment où la pénicilline donne à tous ces éléments la possibilité de se reproduire, cette procréation va fournir en plus des instables normaux — si l'on peut dire — un contingent supplémentaire d'instables que constituent les descendants, et l'équilibre de composition de la société sera menacé par ce changement. Nous ne sommes pas encore à même de juger de l'effet de ces circonstances sur notre avenir social, les générations qui peuvent avoir subi ce changement de composition n'étant pas encore adultes. Cependant, tous les malades vénériens ne sont pas des éléments instables ou dangereux, et il faut même admettre que ces cas sont rares.

Cette question, une fois posée, en entraîne une autre, qui est de savoir si l'acte médical va pouvoir continuer à s'exercer à l'aveugle, en quelque sorte, en faveur de la santé de tout malade. Cette importante question, qui se pose d'une autre manière depuis plus ou moins longtemps à propos de l'euthanasie, par exemple, ou de l'examen prénuptial, ne pourra être résolue que lorsque nous disposerons de critères de jugement suffisamment sûrs, établis avec suffisamment de charité; mais cela pourra tarder encore longtemps, en raison de la diversité profonde

---

Votre pharmacie de maison

L'ABUS DES CALMANTS

J'ai rencontré avant-hier mon ami S. Bourdedrog. Il n'avait pas son air calme habituel. Sa face était congestionnée, son regard errait, sa chevelure manquait de cet apprêt soigné qui caractérise l'homme méthodique que nous connaissions. Son élocution était à la fois véhémente et brumeuse, comme celle d'un ivrogne. La cause de cet état fâcheux: notre ami, grand sportif, «costaud» redouté, était en proie à une rage de dents consécutive à la chute d'une couronne. Son dentiste ne pouvant le recevoir que deux jours plus tard, il faisait une consommation incroyable de toutes sortes de calmants, intoxiquant à tel point son organisme que celui-ci n'était plus capable de réagir à une dose normale susceptible de produire la sédation de la douleur. Ce genre d'abus peut être comparé à celui de l'alcool par un homme non habitué à commettre des excès; mais ce dernier est en somme moins dangereux que l'abus chronique des calmants, tel qu'il est en train de se répandre de plus en plus actuellement, à la faveur de la carence des lois sanitaires et sous l'impulsion de fabricants intéressés.

Je connais un brave ouvrier qui avale chaque jour entre six et dix tablettes calmantes d'une marque connue. Et de quoi souffre-t-il? me demanderez-vous. Exactement de rien, si ce n'est d'un complexe d'infériorité dont ses tablettes le libèrent. «Je ne me sens bien que quand je les prends» est sa réponse habituelle à mes remontrances.

Combien de cas, moins graves que ceux que je viens de citer, ne pourrait-on évoquer, de parents qui font dormir leurs enfants à coup de suppositoires pour avoir eux-mêmes une soirée tranquille, de femmes qui soignent leurs douleurs périodiques au moyen de cachets au lieu de s'adresser à un spécialiste qui recherchera la cause de la douleur, cause qu'il est toujours plus sage de découvrir le plus tôt possible, dans ce cas particulier surtout.

Il est indubitable que l'emploi régulier ou abusif des calmants affaiblit l'organisme. Ceux-ci ne devraient faire l'objet d'aucune réclame publique et ne devraient être pris que sur la prescription du médecin ou le conseil du pharmacien, et il n'est peut-être pas inutile de rappeler à ces deux responsables de la santé publique que leur formation professionnelle doit leur permettre de juger eux-mêmes, en toute indépendance, de la valeur, de l'innocuité ou du danger des médicaments mis à leur disposition.

Jean Martin.

qui se manifeste au sein de l'humanité, au travers de ses goûts, de ses mœurs et de ses opinions.

Actuellement, c'est dans la lutte contre la syphilis que la pénicilline apporte l'aide la plus précieuse. Jusqu'à son apparition, nous disposions de médicaments de valeur, qui ne sont en aucune manière abandonnés aujourd'hui, mais présentaient le désavantage d'être parfois toxiques, et de créer un terrain d'intolérance souvent très grave qui interdisait de continuer une cure nécessaire. Le tréponème, agent de la syphilis, est très sensible à l'antibiote, et bien que cette thérapeutique employée seule ne soit pas suffisamment sûre, elle permet d'abandonner sans risques une cure devenue dangereuse, ou d'entreprendre d'emblée un traitement très rapidement efficace qui permettra de remettre à plus tard l'intervention de l'autre médication. La faculté qu'a la pénicilline de passer, chez la femme enceinte, à travers le placenta, permet d'espérer qu'on arrivera, en traitant la mère, à traiter en même temps son enfant dès le début de l'infection et à éviter ainsi les gros dangers que font courir aux humains, dès avant leur naissance, cette terrible maladie que tous nos efforts n'ont pas encore réussi à faire disparaître.

Dr *V. B.*

A TRAVERS LES LIVRES

Le prix Goncourt: Week-end à Zuydcock, de Robert Merle

Décidément, le roman moderne n'échappe plus au réalisme le plus cru, noir et nauséabond. C'est l'époque, dira-t-on, on ne peut peindre que ce qu'on voit. Mais c'est, Dieu merci, un moment bien particulier qu'a choisi l'auteur pour divertir son lecteur. Voyez plutôt.

Le week-end en question se situe en l'an 1940, lors de la retraite de Dunkerque. Quatre poilus attendent passivement le coup de dés du sort qui les enverra soit dans les camps de prisonniers allemands, soit ad patres. L'un d'eux tente de s'embarquer à bord d'un des vaisseaux réservés aux seuls Britanniques; mais le bombardement du bateau réduit à néant toute possibilité d'évasion. Maillat rejoint ses camarades moins entreprenants que lui, à l'exception d'un malin qui apparemment s'en tirera. On attend les Allemands d'un instant à l'autre. Les obus pleuvent deci-delà et l'un d'eux décapite, par caprice, le gros Alexandre en train de puiser de l'eau au puits. Le troisième personnage, curé insignifiant, s'en va en quête d'un confrère dont il puisse partager la pitance, tandis que le héros du roman, Maillat, va retrouver une gamine de seize ans acharnée à défendre sa maison, seul héritage de ses parents. Le matin, il avait abattu deux brutes occupées à la violer; remise de son émotion, elle s'offrit à son libérateur qui profita d'elle sauvagement, après s'y être tout d'abord refusé, puis lui promit de l'épouser. De retour auprès d'elle, il la persuade de fuir avec lui quand un violent bombardement éclate, anéantissant la maison de Jeanne avec ses deux occupants. Les deux dernières pages, d'une grande puissance évocatrice, décrivent les impressions qui précèdent la perte de conscience définitive.

Quelques personnages heureusement tracés défilent sur la triste scène: c'est Tissot, qui ne peut souffrir le passage des «avions chleus» et les mitraille chaque fois de son F. M. impuissant; c'est le pauvre communiste Atkins, fasciné par l'incendie du vaisseau et probablement dévoré par lui, sourd aux appels réitérés de Maillat qui l'invite à sauter à la mer; et j'en passe.

Certains détails du récit attestent un réel don d'observation chez l'auteur, qui dispose aussi d'un style sobre, à phrases courtes, procédant par touches picturales.

Merle a voulu décrire les réactions de la soldatesque de 1940, veule, passive, grossière, morte à tout sentiment patriotique. La thèse développée est, une fois de plus, celle de l'absurdité de la vie, poussée à son paroxysme en temps de guerre. Maillat, héros existentialiste, n'a aucune peine à crever comme des bulles les illusions de ses compagnons qui ont la chance de le trouver sympathique. L'un croit en Dieu, un autre en l'amour, le troisième en l'argent; comme de juste. Evidemment, la situation invraisemblable des hommes en présence les dépouille impitoyablement de leurs aspirations intimes. Mais enfin, la vie est-elle destinée à prouver quelque chose? Quand ce serait même sa propre absurdité, elle n'a rien à prouver à priori. Le dogmatisme existentialiste est aussi faux que les autres. La vie se charge toujours de leur donner tort à tous, mais... sans raison.

L'ouvrage mérite à certains égards l'honneur dont il jouit: il représente un très fidèle document sur la vie des soldats de la dernière guerre, sur l'inutilité complète de toute initiative individuelle en face des moyens formidables que la guerre moderne met en oeuvre.

Mais que n'y souffle-t-il un peu de cette humanité que n'ont pas ignorée certains existentialistes, tel le Camus de la Peste?

Non, je préfère nettement le candidat de Colette: Gary, dont j'ai parlé ici-même, en août dernier, à propos de son beau roman: Le Grand Vestiaire.

Rémy Wyler.